

Couronnement d'une esthétique *Premières Armes* de Jean-François Caissy

Luc Laporte-Rainville

Volume 37, numéro 1, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2019). Compte rendu de [Couronnement d'une esthétique / *Premières Armes* de Jean-François Caissy]. *Ciné-Bulles*, 37(1), 14-15.

Couronnement d'une esthétique

LUC LAPORTE-RAINVILLE

En 2014, Jean-François Caissy réalisait **La Marche à suivre**, un documentaire sur une jeunesse un peu égarée. Entre les murs d'une polyvalente, cette sensation nauséuse d'emprisonnement; à l'extérieur de ce mitard, une émancipation dont on ne sait trop que faire; dans les deux cas, une impression tenace que la transgression est la seule façon de vivre pleinement. Ce mal-être trouve pourtant un contrepoint dans la dernière réalisation du cinéaste, car **Premières Armes** propose un encadrement strict pour retrouver un but à l'existence. C'est comme si cet objectif imposait un passage obligé vers une institution contraignante: les Forces armées canadiennes. Car peu importe leurs raisons (devoir, défi personnel, etc.), les adultes présents dans ce film choisissent la rigidité de l'école militaire, pensant réunir discipline et quête existentielle dans un mariage salvateur.

Certes, le cinéaste rejette, comme toujours, une vision univoque du réel: le cinéma qu'il affectionne en est un

d'observation et non de jugement. C'est pourquoi le spectateur est appelé à participer, à construire lui-même le sens de ce qu'il voit. De là son alacrité et son sentiment d'être utile. Le créateur en lui cogite, explore les pistes d'analyse, cherchant les lignes de force de ce film polysémique. L'une des interprétations possibles est d'y voir un panégyrique à la vie collective. Il est vrai que l'armée dilacère l'*ego* par un entraînement rigoureux et brutal. L'attachement au « soi » est nocif à son bon fonctionnement, car il provoque le chaos au cœur de l'harmonie collective désirée. Le film le démontre d'entrée de jeu, alors qu'un long travelling épouse les mouvements d'une marche militaire. Chacun au sein de la parade exécute des gestes identiques, signe d'une cohérence impressionnante. Et cette perfection ne saurait exister sans une proscription quasi absolue des envies personnelles.

Toutefois, un autre segment exemplifie mieux cet effacement du « je »: celui où les recrues se présentent devant le

groupe auquel ils appartiendront. D'abord, trois hommes se décrivent brièvement: Fabrice Robitaille, Mathieu Lavoie et Nicolas Richard. Vient ensuite le tour d'une femme nommée... nommée... elle n'a pas de nom! *Idem* pour le garçon suivant. Des coupes faites au montage (il y a des *jump cuts* qui ponctuent chacune des interventions)? Si tel est le cas, le résultat est logique: il provoque ce sentiment d'assister à la disparition progressive des individus par celle de leur nom. Une scorie égotique à éliminer, en quelque sorte.

Il se dégage de tout ceci une réflexion appréciable sur les excès de l'individualisme. Bien sûr, les instructeurs de l'armée ne font pas dans la dentelle: ils vocifèrent, admonestent jusqu'à transformer leurs élèves en entités impersonnelles. L'usage de cette violence est justifié au nom de l'idéal collectif, la société occidentale lui faisant une place insuffisante. Qu'une institution militaire — avec les défauts que cela comporte — puisse nous aider à cogiter sur





cette tare, voilà qui est plutôt inusité... et bienvenu!

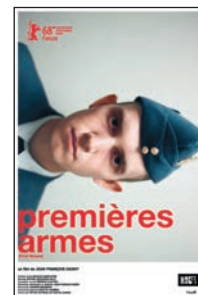
Mais il ne faudrait pas croire que **Premières Armes** est un long métrage qui table uniquement sur son contenu. Caissy, comme à son habitude, nous gratifie d'une approche formelle riche et travaillée : précellence des cadrages, fluidité des mouvements de caméra, etc. Et cela est d'autant plus appréciable qu'une sorte d'alchimie opère entre cette perfection technique et le sujet abordé. On en revient à la fameuse discipline des soldats, à celle qui ne peut être subvertie sous aucun prétexte — pas même lorsqu'il s'agit de s'occuper de sa garde-robe. À cet égard, le passage dans lequel une recrue lave, dans son réduit, une de ses bottes est plutôt éloquent. Filmé en plan moyen, cette action banale, mais emblématique du zèle militaire, est liée à une autre scène se déroulant à l'extérieur, au-delà de la fenêtre du lieu. On y aperçoit une troupe marchant à une cadence rigoureuse et marquée. Ce moment, très bref dans le long métrage, justifie à lui seul le raffinement de la réalisation : l'élégance de l'approche est ici consubstantielle à la perfection recherchée par les soldats, ne tolérant pas la moindre incartade.

À cela s'ajoute le format rectangulaire des images filmées (le rapport de cadre

est de 2,35:1), permettant à Caissy d'obtenir l'amplitude visuelle des productions tournées en Cinemascope. Il est d'ailleurs possible de faire une adjonction entre le travail du cinéaste québécois et celui accompli par John Ford dans **The Long Gray Line** (1955). Non seulement les deux œuvres ont un sujet similaire (Ford propose une fiction se déroulant à l'Académie militaire de West Point), mais elles offrent également des plans oblongs d'une incroyable beauté. En ce sens, les deux réalisateurs épousent une approche esthétique évoquant, par intermittence, les plus belles peintures de l'atticisme parisien (compositions classiques, à la fois épurées et rigoureuses, du XVII^e siècle). Du grand art, il va sans dire.

Et c'est sans compter les pièces musicales choisies par Caissy, dont la noblesse ajoute un supplément d'âme à l'ensemble. On y entend, entre autres, des extraits du *Messie* de Georg Friedrich Haendel et de *L'Or du Rhin* de Richard Wagner. Des moments musicaux qui cherchent moins à surligner l'action qu'à lui insuffler une poésie solennelle. Est-ce une volition de transcender les cadres du prosaïsme afin de procurer au film une dimension mythique? Encore là, rien n'est clair; le cinéaste laisse au spectateur le soin de construire son propre raisonnement,

d'échafauder ses théories sur la réalité qu'il lui présente. On peut tout de même y percevoir un éloge de l'héroïsme, dans la mesure où les militaires font preuve de grandeur dans leur oubli de l'*ego*. Reste que le cinéaste ambitionne surtout de faire de son documentaire une œuvre d'art flirtant avec le sublime — nulle flagornerie ici, puisque cette louange est des plus méritées. En somme, **Premières Armes** est l'aboutissement d'une démarche méticuleuse : celle de redonner au documentaire ses lettres de noblesse, sa place primordiale au cœur du septième art. Une réussite totale qui fait de Caissy un artiste de plus en plus nécessaire. Vivement sa prochaine création! **CB**



Québec / 2018 / 106 min

RÉAL. ET SCÉN. Jean-François Caissy IMAGE Nicolas Canniccioni SON Frédéric Cloutier MONT. Mathieu Bouchard-Malo PROD. Johanne Bergeron et Colette Loumède DIST. Office national du film